

La Vie au théâtre

LA « REVUE SANS-GÈNE »

Je crois que MM. Rip et Bousquet font des mots d'esprit avec autant de facilité que M. Jourdain faisait de la prose. Les malices, les boutades, les roseries voltigent sans relâche à la pointe de leur plume, et ils ne savent pas résister au plaisir de nous en faire part. Lorsqu'ils tiennent un personnage ils ne peuvent se décider à l'abandonner. Ils s'excitent l'un l'autre. Il s'ensuit que ce brio des revuistes entraîne un léger inconvenient. Les scènes s'allongent quelque peu, et sont conduites parfois avec une certaine lenteur. Au contraire, une revue devrait brûler les planches et les mots frapper comme des balles.

Je ne vous raconterai pas naturellement la *Revue Sans-Gêne*.

L'entrée en matière était indiquée. Tytyl et Mytyl fatigués de courir depuis de longs soirs après l'Oiseau bleu demandent à la Fée de leur montrer les hommes tels qu'ils sont. Cette faveur leur est accordée et le défilé des actualités commence. Nous avons revu toutes les célébrités que nous rencontrons d'ordinaire dans les spectacles de ce genre : de Max, Réjane, Gunshourg, Edison, Adolphe Brisson, la princesse de Saxe, etc... Tous sont rentrés dans les coulisses piqués, égratignés, criblés, dégonflés. Certaines de ces figures bien parisiennes avaient été invitées à la répétition générale. Le spectacle se trouvait ainsi corsé. Pendant les couplets, qui leur étaient destinés tous les regards se tournaient vers eux, épiaient un sourire ou un mouvement d'impatience. C'est un des petits ennuis de la célébrité.

Nous n'avons pas eu l'acte des théâtres pendant lequel on éreinte tour à tour Sarah Bernhardt, Mounet-Sully, Dranem et Mayol. MM. Rip et Bousquet l'ont remplacé par une parodie de *L'Enfant de l'Amour*, d'Henry Bataille. Ils nous avaient déjà montré *Chanteclair*, de la même façon à Femina.

On a particulièrement applaudi Mme Réjane qui paraît en chanteuse de café-concert, en concierge, en auvergnate, en princesse. Elle a pu, sous ces différents aspects, nous faire apprécier toute sa verve gaminée et son esprit primesautier. Mlle Marnac joue, danse, chante dans la perfection. C'est une artiste complète. Mme Louise Bignon est une aimable commère. Elle sait s'intéresser aux personnages qui défilent devant elle. M. Trévoux, le compère, a de la bonne humeur. M. Lamy a toujours son fin et spirituel sourire. On a encore entendu avec plaisir MM. Koval, Sovières, Luitz-Morat, Blanche, etc...

André Leroy.

L'Administration Dufayel vend par abonnement au même prix qu'au comptant dans plus de sept cents magasins de Paris et de province. La brochure explicative est envoyée franco.

La Vie Musicale

A l'Opéra-Comique : « Bérénice », tragédie lyrique, poème et musique de M. Albéric Magnard.

Nous trouvons, dans la première œuvre dramatique, montée par un théâtre parisien, de M. Albéric Magnard, toutes les qualités que les compositions orchestrales de cet artiste nous avaient appris à connaître. Qualités avant tout morales, si j'ose dire : réputation de tout effet facile et facile, élévation très noble, presque austère, des sentiments, effort constant vers plus de pureté de lignes, plus de simplicité. A notre époque où le drame lyrique a paru évoluer vers une formule plus rapide, plus brutale, plus extérieure aussi et plus désordonnée, le choix seul du sujet de *Bérénice* dénote clairement quelles sont les tendances de M. Albéric Magnard.

La façon de le traiter n'est pas moins caractéristique. Jamais peut-être, même dans la tragédie classique, on ne vit l'action réduite à un tel minimum : les faits ne sont rien, tout est de l'ordre des sentiments. Ceux mêmes qui ne se sentiraient pas touchés dans leur âme par cette conception et par sa réalisation ne pourront néanmoins refuser leur sympathie à la courageuse affirmation d'un idéal dont peut rêver seul un artiste supérieur.

Que maintenant M. Albéric Magnard ait un peu les défauts de ses qualités, n'y a-t-il rien là d'étonnant ? A vouloir être trop sobre et trop discret on coûte un écuil : l'uniformité et la monotonie. Le développement intérieur des personnages est le but suprême de l'art dramatique : encore faut-il que l'impatience un peu légitime du spectateur ne

devance pas la marche harmonieusement lente dans laquelle ils évoluent. On nous citera, il est vrai, l'exemple illustre de *Tristan*. Mais qu'on n'oublie pas de rappeler non plus ce que la musique contient non seulement de splendeur, mais encore de variété. Le rôle de l'artiste ne se borne pas à créer de la beauté : il s'agit encore pour lui de la mettre en valeur, et ce n'est pas le côté le moins délicat de sa tâche. A ce point de vue, — et je donne ceci non comme un jugement mais comme une simple impression que la lecture de la partition, si je l'avais, corrigerait peut-être, — l'œuvre de M. Magnard ne me paraît pas également réussie dans toutes ses parties. Le premier acte, je l'avoue, m'a franchement désorienté : l'uniformité du style musical, le procédé constant qui consiste à faire marcher simultanément l'un à la partie supérieure, l'autre à la basse, deux thèmes qui s'opposent et manquent d'appui dans le milieu, le déroulement implacable d'un long duo d'amour, tout cela a voilé pour moi des beautés que je soupçonne et qui ne demandent qu'un peu d'air et de lumière pour se révéler. Partout de belles lignes, mais toutes au même plan.

Dans le second acte, au contraire, la sobriété de touche de M. Magnard a remarquablement servi : Titus, monté sur le trône, entend gronder contre Bérénice la colère populaire et cède aux conseils du noble Mucien qui le conjure de renvoyer son amante et d'épouser une Romaine. Il y a là une suite de tableaux largement brossés et impressionnants par l'âpre vigueur, par la volontaire sécheresse du dessin. Il faut dire aussi que le rôle du vieux Romain qui vient dicter à Titus son devoir a été joué et chanté par M. Vieuille avec une autorité et une justesse d'accent qui lui ont prêté un relief saisissant, et ce personnage épisodique a pris tout d'un coup une importance qui a contrasté avec l'effacement où furent tenus, grâce à leurs interprètes, les deux rôles principaux. Mlle Mérendi a une voix qui ne manque ni d'étendue, ni de timbre, ni de charme, mais que sa technique vocale est donc douloureusement incertaine et son jeu froid et inhabile. Quant au ténor, M. Swolf, c'est un Titus qui, pour avoir longtemps parcouru l'empire, garde à Rome les manières de la province. Avec ces deux acteurs, la réalisation du troisième acte n'a pu que de très loin traduire la pensée de l'auteur ; des deux grandes scènes qu'il contient : les Adieux de Titus et de Bérénice et surtout la scène finale où l'amante meurtrie et délaissée fait à son amour le sacrifice de sa beauté et jette aux flots sa longue chevelure, aurait dû se dégager, on le sent bien, un rare parfum de haute et sereine mélancolie. S'il était difficile d'en effacer entièrement la poésie, celle qui subsiste a je ne sais quelle apparence conventionnelle et académique ; l'émotion devrait vous saisir : elle se devine à peine.

La mise en scène, les décors de Jusseume, l'expressive vigueur de l'orchestre de Rulmann, un peu trop sonore même parfois restèrent dans la mesure où le tint la médiocrité d'une interprétation, exceptionnelle heureusement à l'Opéra-Comique, mais plus fâcheuse encore pour l'œuvre, très digne de respect, qui en pâtit.

Gustave Bret.

Extincteur abbé Daney

Les personnes désireuses de s'y intéresser sont priées de communiquer immédiatement avec INTERNATIONAL AGENTS CORPORATION, 18, Ropemaker Str. Londres.

LE THÉÂTRE

Des vers du « Bon Petit Diable »

C'est entendu : nous reverrons — avec plaisir — Mme Mac Mîche, ce gentil galepin de Charles, la serpente Betty, la douce anémone Juliette et jusqu'à ces terribles frères Old Nick qui nous valurent les pages les plus joyeuses peut-être du roman de la comtesse de Ségur.

Mme Edmond Rostand et son fils Maurice, qui mettent à la scène les divertissantes aventures du bon petit diable ont cru bon d'ajouter à ces héros quelques personnages irréels qui feront bien dans la féerie. Ce sont, par exemple, des fées qui protègent Charles, une colombe poignardée, etc.

Les vers inspirés par ces êtres nouveaux sont parmi les plus charmants.

Lisez plutôt ceux-ci, que la tendre Juliette adresse à la colombe poignardée :

Ceux qui peuvent te voir, ô colombe,

Que tu portes, si blanche, une rouge blessure.

Ne me l'eût-on pas dit, d'ailleurs, que

[m'assurent

[sûrement